Document généré le 26 sept. 2024 15:59

24 images

Coûte que coûte de Claire Simon

Philippe Gajan

Numéro 78-79, septembre–octobre 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24298ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1995). Compte rendu de [*Coûte que coûte* de Claire Simon]. *24 images*, (78-79), 74–74.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

lutte entre gangs reléguée au second plan) pointent un cinéma travaillé par le regard (c'est-à-dire par le cadre). Toute surcharge est évacuée pour ne laisser place qu'à ce regard qui dépouille la mise en scène, décentre les personnages et le récit, vide la fiction de toute substance moralo-sociale afin que s'installent l'énigme et le secret des êtres. Le regard est extérieur, apparemment froid et distant — alors qu'il est empathique et mélancolique —, et l'immobilité du cadre force littéralement le spectateur à traverser l'opacité des gestes et des dires, à déchirer l'enveloppe des personnages, à dévoiler leur intériorité. L'abstraction, omniprésente, comme critique du genre — et qu'importe que ce genre soit le film de samouraïs ou le film de gangsters — permet d'aborder chacun des rôles, en particulier celui, central, du chef de gang Murakawa, sous plusieurs angles (personnage, archétype, être) sans pourtant jamais l'épuiser ou le charger, mais, plutôt, en le rendant encore plus labile, l'éloignant continuellement de la poisse des affects. Il y a surtout dans ce film de Kitano tout un travail moderne du deuil, deuil du monde et du cinéma, dont on n'est pas surpris de retrouver les traces un peu partout dans les œuvres présentées cette année au festival de Claude Chamberlan, comme dans ***Vive l'amour***, de Tsai Ming-liang, ***Deux frères, ma sœur***, de Teresa Villaverde, et ***Little Odessa***, de James Gray. Comme quoi le cinéma et la mort vont toujours parfaitement ensemble et, dans un mouvement implacable, nous font ici osciller entre cruauté et douceur, entre terreur et enchantement. ■

ANDRÉ ROY

COÛTE QUE COÛTE DE CLAIRE SIMON

Le film de Claire Simon est un moment de grâce parce qu'il transgresse les genres (ici le documentaire) et parce qu'il justifie le cinéma dans son ensemble. Qu'est-ce qu'un spectateur est censé attendre d'un documentaire sur la lutte pour la survie d'une petite entreprise de l'arrière-pays niçois? Un récit exemplaire, un article d'une revue économique en images ou bien encore une réflexion politique sur le système capitaliste? ***Coûte que coûte*** n'est rien de tout cela et est bien plus que cela.

Claire Simon a filmé une histoire, celle de Jihad, Fathi, Toufik, Madanni, Gisèle et les autres et elle a choisi d'aller à leur rencontre toutes les fins de mois, à ce moment précis où tout est remis en question et que la décision de continuer coûte que coûte est prise. (Jusqu'à ce que...). Pendant six mois, elle est revenue à Navigation Systèmes où l'on produit des plats cuisinés distribués dans les grandes surfaces environnantes jusqu'à ce que le spectateur en vienne à réagir comme dans un film de fiction, jusqu'à ce qu'il se retrouve véritablement en situation de suspense. Ces gens sont devenus nos héros et le spectateur se retrouve dans cette position très surprenante dans un documentaire où il souhaite les voir «gagner». Pourtant afin d'en arriver à ce point, les mécanismes traditionnels de pitié, de peur ou d'envie (etc.) n'ont pas été mis en branle. L'adversité n'est pas nommée, stigmatisée. Alors?

De même, la forme n'emprunte pas à ce qu'il nous est donné habituellement de voir et d'entendre. Ici, pas de narrateur, de voix off, pas d'interviews. Simplement une caméra muette qui incidemment pénètre le cercle d'intimité de ceux qu'elle filme; un carton pour signifier les ruptures temporelles et donner un titre au «chapitre» suivant. Et c'est sans doute là que la façon de faire de Claire Simon force l'admiration. Constamment elle donne l'impression d'un funambule sur une corde raide. La distance de la caméra au sujet ne saurait être modifiée, ni les moments et les lieux qu'elle filme, sans mettre en péril un édifice d'une telle justesse de ton. Elle capte les sentiments avec une précision tout simplement renversante comme s'il ne pouvait en être autrement.

Si son histoire emporte l'adhésion inconditionnelle c'est qu'elle est faite du même bois que celles qui font rire et pleurer. La réalisatrice utilise le matériau du réel avec beaucoup d'à-propos. Mais surtout ce sont les moyens proprement cinématographiques qu'elle convoque. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'expression justifier le cinéma. Nulle autre forme d'expression ne saurait dire ou faire sentir ce que conte ***Coûte que coûte***. C'est ce que Claire Simon appelle croire en la «révélation du cinéma». L'unique justification de ce film finalement est son existence même. ■

PHILIPPE GAJAN